

CONTRE-LA-MONTRE EN RABELAISIE

Confortablement assise dans le train qui me ramenait de Tours vers Chinon, je regardais distraitement par la fenêtre, contemplant à la fois mon périple à la capitale de ces derniers jours, et le programme des jours suivants. Sur mes genoux, un des numéros, jauni, du journal l'Auto reposait en sécurité dans sa protection de plastique. Ce n'était pas n'importe quel numéro, mais bien celui du 1er juillet 1903, dont la couverture retraçait le départ du tout premier Tour de France. Une édition collector conservée précieusement par mon arrière-grand-père, un éminent journaliste sportif, dont la carrière m'avait inspirée depuis l'enfance. Ce trésor de papier se trouvait depuis quelques jours en ma possession, légué par mon grand-père pour me féliciter de ma réussite en tant que journaliste sportive.

En effet, j'avais la chance d'avoir décroché une interview avec non pas une, mais bien les cinq équipes françaises en course cette année. Et pour couronner le tout, Chinon, la ville dont j'étais tombée amoureuse il y a quelques années au point de m'y installer, entraînait cette année dans le club des villes-étapes du Tour.

À côté de moi, ma meilleure amie consultait les réseaux sociaux, admirant les photos des décorations mises en place à notre terminus pour l'occasion, rehaussées par le magnifique soleil de juillet, et en arrière fond du photomontage, l'agréable accordéon d'Yvette Horner.

- J'ai hâte de voir tout cela en vrai ! dit-elle. Peut-être aurons-nous le temps de flâner sur les quais avant de rentrer ?

Je regardai rapidement ma montre avant de lui répondre :

- Nous avons largement le temps de rentrer à pied, de la gare au faubourg Saint Jacques il n'y a pas loin, et cela nous permettra de voir les préparatifs de plus près, tout en profitant de ce temps superbe.

Mon amie acquiesça. J'avais hâte de voir les quais parés de leurs plus beaux atours pour le départ des coureurs le lendemain matin. Mais une échéance plus précoce faisait déjà palpiter mon cœur ; celle de mon interview des athlètes ce soir même dans le cadre somptueux de l'Abbaye de Seuilly.

J'allais sortir mon fidèle carnet de note porte bonheur pour relire les questions à poser aux cyclistes lorsqu'une secousse vint ébranler tout le train. Projetée en avant, j'agrippai par réflexe le numéro de l'Auto avant qu'il ne tombe de mes genoux tandis que le train effectuait un freinage d'urgence. Un grand silence emplît le wagon de voyageurs choqués avant qu'une voix féminine n'annonce que le train était bloqué sur la voie pour un problème technique. L'animation revint rapidement dans le wagon, chacun ayant un commentaire à faire sur cette interruption.

Je discutai jovialement avec mon amie à propos de cet incident qui ne devrait pas nous impacter trop longtemps. Cependant, au bout d'une demi-heure, nous n'étions toujours pas repartis.

Après un rapide coup d'œil stressé sur ma montre, je me levai pour chercher un employé de bord capable de me rassurer sur la

durée de notre arrêt imprévu. Je voulais être bien sûre d'avoir le temps de me préparer chez moi avant mon interview.

Après avoir parcouru nerveusement quelques wagons, je trouvais un jeune employé en sueur et lui posai la question avec laquelle tous les passagers devaient le harceler :

– Quand allons-nous repartir ?

Je pâlis à vue d'œil lorsqu'il m'annonça que la voie était bloquée, et que le train devrait sûrement faire demi-tour pour regagner Tours.

– Mais ne vous inquiétez pas Mademoiselle, un taxi pour rentrer chez vous sera pris en charge depuis Tours.

Je le remerciai en bredouillant tandis que mon cerveau calculait à toute vitesse le retard engendré. Non, c'était impossible, réalisai-je ; retourner à Tours puis revenir à Chinon me mettrait sans nul doute en retard pour l'interview de ma carrière. Je ne pouvais pas m'y résoudre.

Arrivée à hauteur de ma place, je retombai dans mon siège les larmes aux yeux, rongant mes ongles tandis que je cherchais désespérément une solution pour me sortir de ce cauchemar. C'était pourtant jusqu'ici une si belle journée.

J'informai mon amie de mon désarroi, et malgré ses tentatives de réassurance, je restai fermée. Encore un quart d'heure s'était écoulé et le train n'avait même pas commencé à rouler en sens inverse. Mon temps était compté, et je ne pouvais rester à attendre les bras croisés.

Mon regard se porta à l'extérieur du wagon. Nous étions arrêtés en plein milieu de la voie, perdus, entourés de forêts. Par déduction je supposai que nous avions passé Rivarennnes, et étions proches de Saint Benoît-la-forêt ; si près, et pourtant à pied si loin de notre destination. Si seulement il y avait un autre moyen de transport...

Une idée lumineuse éclaira soudain mes pensées embrumées de morosité. Je me levai prestement de mon siège, rangeant à la hâte mon carnet, mon journal, et toutes mes affaires dans ma sacoche. Je me tournai vers mon amie qui me regardait avec de grands yeux ronds.

- Où vas-tu ? demanda-t-elle.
- Je vais finir le trajet à vélo, annonçai-je avec détermination. Je ne peux simplement pas rater mon interview. Je te laisse ma valise, je te revaudrai cela !

Bien que choquée, elle ne tenta pas de me retenir. J'étais déjà à hauteur du sas du wagon lorsqu'elle réussit à me lancer un :

- Bonne chance et sois prudente !

Ma sacoche en bandoulière, je récupérai ma fidèle bicyclette dans le compartiment dédié.

Elle m'avait baladée dans Paris les jours passés, maintenant elle me permettrait de réaliser mon rêve malgré mes déconvenues avec le train. Bravant l'interdit et faisant fi du danger j'ouvris les portes du wagon et descendis avec prudence le long des rails. Le personnel de bord trop occupé n'eût pas le temps de m'arrêter. Intérieurement j'espérais ne pas leur causer trop de tort avec mon évasion.

Mais l'enjeu était trop grand.

Mon vélo était loin d'être un modèle tout terrain. Il tombait plutôt dans la catégorie vintage ; de ceux sur lesquels on se promène tranquillement en bord de Loire. C'est donc avec difficulté que je traversai les sentiers à peine visibles de la forêt, suivant les rails pour ne pas me perdre jusqu'à atteindre Saint Benoît-la-forêt. De là, la route était toute tracée. Pédales devenait moins compliqué, mais mes mollets protestaient tout de même du rythme que je m'imposais. L'adrénaline et la détermination me portaient sur les

routes ensoleillées, la sueur perlant à grosses gouttes sur mon front et dans mon dos.

La balade aurait été agréable si j'avais vraiment pu en profiter : je zigzaguais tantôt entre les belles vignes de cabernet franc, tantôt entre les grands arbres des vergers. Mes chaussures n'étaient pas adaptées et mes pieds s'ils avaient pu parler m'auraient suppliée de m'arrêter mais tant pis, je continuais à pédaler.

Dans un champ un groupe de chevaux me regarda curieusement passer, l'un d'eux se mettant au galop comme pour m'accompagner. Sa robe cuivrée luisait au soleil, presque dorée. Soudain, il sauta par-dessus la clôture qui le retenait, et devant moi continua à galoper. Je me retins de freiner et profitai de l'opportunité pour prendre de l'aspiration derrière ce coureur né, tel un concurrent suivant de près le maillot jaune.

L'aide de cet équidé fut de courte durée mais me permit d'avancer jusqu'à traverser la Vienne où mon compagnon de voyage s'arrêta pour s'abreuver.

J'avais parcouru plus de la moitié du chemin. Un regard sur ma montre m'indiqua que j'étais dans les délais, encore un petit effort et je serai à Seuilly dans les temps.

Revigorée par cette pensée, je pris mon courage à deux mains pour gravir la plus importante côte du trajet jusqu'ici plutôt plat. Mes mollets chauffaient, ma robe blanche à pois rouge remontant sur eux dans mon effort de poussée. La gorge asséchée et les muscles endoloris j'arrivai tout de même en haut de la côte où la vue sur la vallée était sublime. La forteresse de Chinon imposante au loin, le château du Coudray-Montpensier ; j'admirai le pays de Rabelais en me laissant descendre le long de son musée de la Devinière, reprenant mon souffle tandis que mes roues glissaient sur le goudron, aisément propulsées par mon dernier effort dans la montée.

Encore une descente et l'Abbaye de Seuilly était là, devant moi. Les jambes flageolantes je descendis de mon vélo, le remerciant d'une caresse affectueuse de m'avoir portée jusqu'ici sans encombres. Je l'avais fait. J'étais trempée et exténuée mais j'avais réussi mon combat contre ma montre. Et avec quinze minutes d'avance s'il vous plaît !

Je pris quelques instants pour me rendre présentable avant de rentrer rencontrer les coureurs que je rêvais d'interviewer, mon rêve devenant enfin réalité.

Ma grande boucle n'avait consisté qu'en un dixième d'une étape de la vraie, mais pendant que je racontais mon aventure à ces messieurs aux puissants mollets, ils souriaient.

Nina Duret-Aupy